

FFM | Documentaires
Portraits de douleurs

Charles-Henri Ramond

Number 299, November 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80373ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ramond, C.-H. (2015). FFM | Documentaires : portraits de douleurs. *Séquences : la revue de cinéma*, (299), 30–30.


 FFM | Documentaires
 Portraits de douleurs

Plus homogène que celle de l'an dernier, la sélection de documentaires inscrite au programme de cette 39^e édition du Festival des films du monde proposait une mosaïque ethnique et culturelle diversifiée. Aux côtés de portraits de stars (Depardieu ou Welles) ou de personnalités politiques marquantes (Václav Havel ou Peter Brückner), plusieurs visages de femmes, coréennes, espagnoles ou iraniennes, faisaient résonner leurs douleurs. Ce sont elles qui nous ont marqués.

CHARLES-HENRI RAMOND

Pour plusieurs dizaines de milliers de travailleuses sud-coréennes, l'industrialisation rapide de leur pays dans les années 1970, causée par la forte demande des marchés extérieurs pour des produits à bas prix, s'est faite dans l'horreur. C'est le sujet central de **Factory Complex** (Im Heung-Soon, Corée du Sud, 2014), une œuvre remarquable qui avait remporté le Lion d'argent à la Biennale de Venise en mai dernier. L'artiste-peintre et cinéaste connaît bien son sujet. Sa mère, couturière, a elle-même vécu les conditions miséreuses et les sévices réservés au *cheap labor* de ce petit état manufacturier désireux de profiter le plus possible des riches économies occidentales. Moins sensationnaliste que **The Empire Of Shame** (film présenté l'an dernier aux RIDM et traitant des conditions de travail dans les usines Samsung), et abondamment documenté, **Factory Complex** se base sur des événements douloureux survenus dans bien des usines du pays durant les années 1970. On y voit éclater au grand jour la condition de la femme sud-coréenne. D'anciennes travailleuses, dont la vie a été marquée au fer rouge, témoignent de leur enfer. Cadences infernales, moqueries, dégradation psychologique allant jusqu'aux brimades les plus viles; on pourrait imaginer que tout cela a pris fin depuis. Or, plusieurs cas récents de déversements chimiques ou de maladies causées par les toxines des fabricants de microprocesseurs, ou autres accidents industriels, tendent à démontrer le contraire et attestent que, malgré les progrès technologiques, les conditions dégradantes des employées sont encore bien présentes.

Et il y a l'industrie textile. De toutes jeunes femmes à peine sorties de l'adolescence, pour beaucoup immigrées de pays limitrophes, se racontent. Elles vivent dans des chambres sans confort louées par leur employeur, gagnent quelques *cennes* par pièce de tissu, dont

les étiquettes portent des noms qui ne nous sont pas inconnus. Le portrait de notre consommation arbore alors un nom, un visage, une personnalité. Pour appuyer sa démonstration, le film embrasse le style dévolu au documentaire (entrevues et images d'archives), tout en adjoignant à l'horreur du vécu un imaginaire transcédé, composé de séquences oniriques au charme mystérieux et de mises en contexte très étudiées. On retrouve un désir de cinéma dans cette entrevue d'une caissière d'un détaillant européen implanté en Asie, filmée la nuit à la lumière des néons des réfrigérateurs dans un magasin désert. Une fois de plus, on souhaitera – sans trop y croire – que ce film essentiel à l'interprétation de nos sociétés de consommation sorte un jour en salles ou en DVD.

Des usines grouillantes de Corée du Sud, nous nous transportons au petit studio dépouillé d'une chaîne de télévision locale afghane avec **Marzia, My Friend** de la finlandaise Kirsi Mattila. Cet autre film sur la condition des femmes proposait, à partir du portrait de Marzia (une jeune journaliste de 23 ans), un regard désabusé sur la place et la condition de la femme en Afghanistan. Structuré à la manière d'un journal intime, le film a suivi durant plus de trois ans le parcours de cette jeune femme rêveuse de paix et d'indépendance. Mais l'avenir de Marzia est tracé d'avance : son mariage obligatoire, sa difficulté grandissante à faire entendre sa propre voix au sein du couple et le chaos perpétuel dans lequel est plongé son pays l'empêchent d'atteindre son idéal. La cinéaste est devenue l'amie et la confidente de la jeune femme, mais elle ne peut que constater son désarroi et doit s'éclipser, de peur de représailles. Film sensible à l'approche teintée d'amertume, **Marzia, my friend** a très justement remporté le Prix du public pour le meilleur documentaire.

Photo : **Marzia, My Friend**